

LE SIRE DE HANAU.

(CHRONIQUE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.)

I



E tous les maux qui désolèrent la France pendant les seizième et dix-septième siècles, et qui semèrent la discorde, l'anarchie et la mort parmi ses enfans, le plus funeste, sans contredit, fut le fanatisme religieux. De toutes parts, en effet, les persécutions que les calvinistes eurent à

supporter pendant ces deux siècles de deuil et de larmes, déterminèrent l'émigration de nombreuses et puissantes familles, qui s'en furent porter en pays étrangers leurs richesses, leurs talens et leur industrie. Le sire de Hanau appartenait à une de ces familles protestantes, qui abandonnèrent ainsi la France pour se réfugier en Allemagne. C'était un homme bizarre, vivant seul, loin des hommes qu'il détestait. Renfermé dans son cabinet, il ne voyait que Fritz, son vieux serviteur, et n'entendait, de la vie extérieure, que le bruit du vent qui se jouait dans les peupliers dont son château était environné.

Il vécut ainsi jusqu'à sa mort. Au moment où notre histoire commence, son fils le sire Arthur de Hanau, se trouvait l'unique héritier d'un beau nom et d'une immense fortune. Il venait de retourner en Allemagne, dans le château de ses pères, accompagné de sa jeune épouse. Clotilde s'était mariée plutôt par devoir que par amour, et pour obéir à la volonté de son père, le comte de Sainte-Whème, qui voyait dans Arthur de Hanau ce qu'on appelle un bon parti ; mais la jeune fille cachait au fond de son cœur un tendre et pur attachement pour un jeune orphelin que son père avait recueilli. Paul avait été le compagnon de tous ses plaisirs, le confident de ses peines, et son meilleur ami ; aussi, à force de se voir tous les jours, ils avaient fini par s'aimer, sans cependant se l'être jamais dit. Quand le riche et brillant Arthur de Hanau vint demander la main de Clotilde, Paul fut presque fou de désespoir ; mais orphelin et sans fortune, ne connaissant pas même le nom de ceux à qui il devait le jour. Défiant comme le sont les malheureux dont toutes les joies de la famille ont été brisées dès leur plus tendre enfance, le pauvre jeune homme ne crut pouvoir, en se déclarant, être un obstacle au bonheur de son rival, et n'eut pas le courage de voir un autre posséder celle pour qui il eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang ; aussi, un matin après avoir tendrement embrassé Clotilde, et sans prévenir personne de son projet, il disparut, et depuis lors on n'entendit plus parler de lui.

II

Quelques mois après, Clotilde épousa le sire Arthur de Hanau, qu'elle suivit en Allemagne. Les jeunes mariés passèrent

une année entière en fêtes et en plaisirs, sans que rien parût troubler leur bonheur. Un nuage de tristesse venait bien quelque fois assombrir le beau front de Clotilde : mais elle se rendait bientôt maîtresse de ce premier mouvement, et reprenait bien vite son air enjoué et de bonheur apparent. L'époque de la chasse étant arrivée, le nouveau seigneur pensa qu'il était convenable de faire à ses voisins l'honneur de ses forêts. Clotilde resta au château, en compagnie de son vieil oncle, qui était venu passer quelques jours avec eux. Ils se trouvaient réunis dans le grand salon du château, à cette heure du soir où les mille bruits qui peuplent même une solitude, décroissent et vont s'éteindre peu à peu dans le silence de la nuit. Cette vaste pièce, tapissée de tentures sévères et faiblement éclairée, avait alors un aspect lugubre ; aussi Clotilde avait-elle le désir de se retirer, lorsque la porte s'ouvrit, et Fritz le vieux serviteur qui, depuis la mort de son maître ne sortait presque plus de sa chambre, entra dans le salon.

— On m'a appelé ? s'écria-t-il ?

— Non, répond Clotilde, personne ne t'a appelé.

— Pourtant j'ai cru entendre la voix de mon vieux maître.

A ce moment un domestique vint dire qu'un jeune homme, surpris par l'orage qui venait d'éclater, demandait à entrer. Clotilde donna des ordres pour qu'il fut reçu et traité avec la plus cordiale hospitalité, puis, s'adressant à Fritz :

Tu vas nous raconter cette histoire de la tache de sang, dont j'ai entendu parler vaguement.

Le vieillard, vivement impressionné, semblait hésiter.

— Eh bien ! qui t'arrête ?

— C'est que je ne sais vraiment si je dois...

— Voyons, mon bon Fritz, viens t'asseoir ici. Me prends-tu donc pour une enfant, et crois-tu que je puis entendre cette fameuse histoire sans mourir de frayeur ?

Le vieillard hocha la tête et parut en proie à une vive agitation.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il enfin d'une voix altérée, je vais vous raconter ce que je sais de cette tache de sang.

III

« J'ai entendu raconter à mon maître qu'à une certaine époque il était du meilleur ton, parmi les seigneurs de la cour, de se livrer quelquefois aux distractions de la plus insigne folie. Ils parcouraient les rues en tapageurs, rossaient le guet, vexaient les bourgeois et quelquefois détroussaient les passans. Il y a aujourd'hui un siècle, trois de ces jeunes seigneurs passaient au coin de la petite rue Saint-Jean, lorsque tout à coup ils entendirent le son d'une musique dansante.